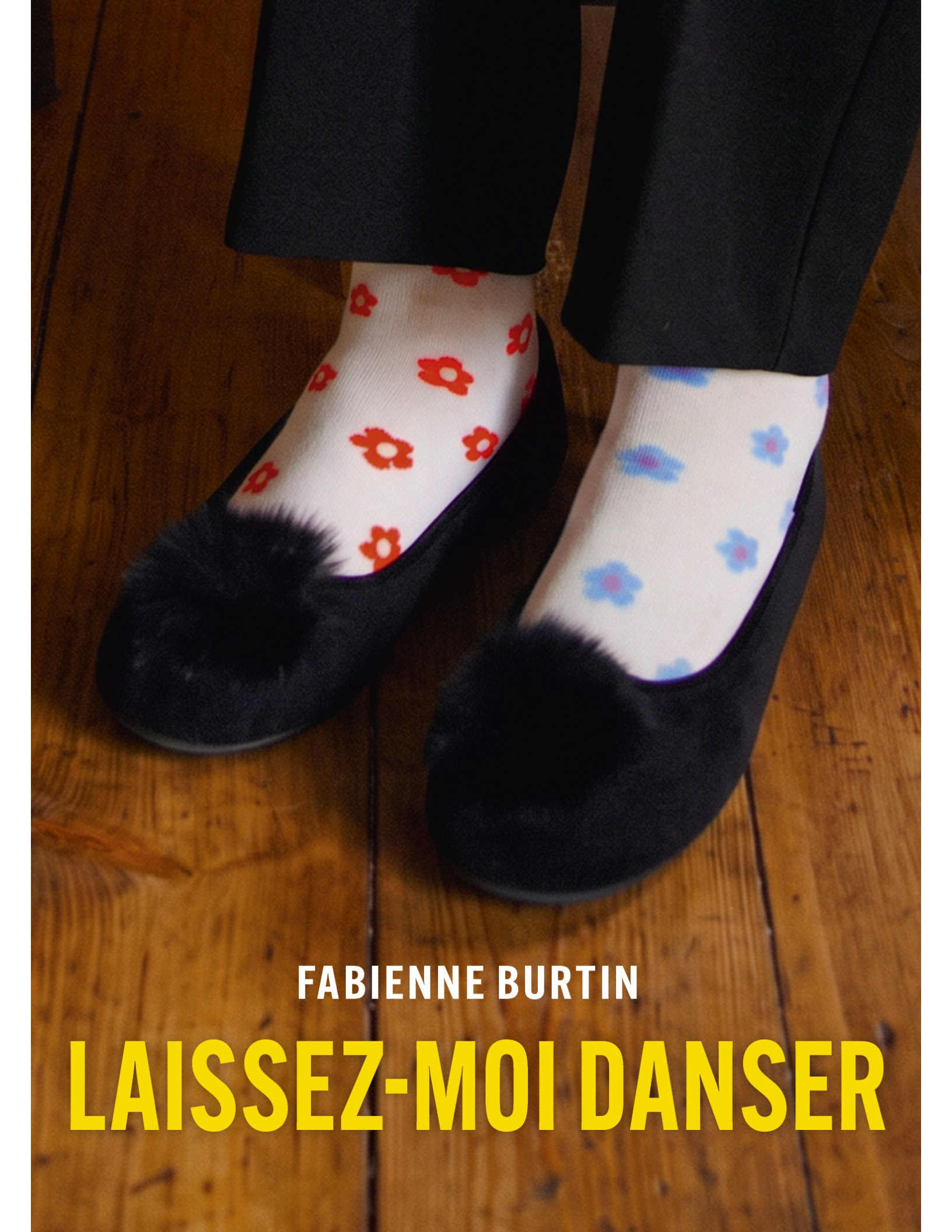




FABIENNE BURTIN

LAISSEZ-MOI DANSER

Fabienne Burtin

Laissez-moi danser

© Fabienne Burtin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1260-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo de couverture : Célia Messaoudi

DU MEME AUTEUR

Entre ses lignes, Librinova, 2022

Chante, Simone !, Librinova, 2024

*À la première Suzanne,
ma grand-mère.*

*À la deuxième Suzanne,
qui a mis sur mon chemin celui qui partage ma vie.*

À toutes les autres Suzanne...

*Un jour viendra, on fera vieux os
Des bégonias sur le balcon
Un petit air de calypso
Photos sépia dans le salon
Malgré la vie, le temps passé
Malgré la jeunesse fatiguée
Personne ne pourra empêcher
Nos corps usés de chalouper*

Gaël Faye

C'est la dernière maison habitée sur la falaise.

De la route, on la distingue au loin, blanche et fière, avec sa tourelle.

Après, c'est la mer.

Sur la boîte aux lettres accrochée au portillon, pas de nom. Une feuille plastifiée écrite au marqueur rouge prévient : « Ici vivent en colocation Lucie Aubrac, Nelson Mandela et Greta Thunberg. Si vous manquez de bons arguments, passez votre chemin ».

SUZANNE

« Tu as entendu ça, Lucien ? Les grands airs qu'elle se donne ? Elle croit peut-être qu'on ne la connaît pas la falaise ? »

J'ai claqué la porte derrière Florence, enfin « Madame la Maire », devrais-je dire, et je ne décolère pas. Elle m'a surprise en enfonçant la sonnette un peu avant neuf heures. Je le sais parce que je me réchauffais avec mon café en écoutant François Morel sur France Inter. Pour un peu, je l'aurais renversé. Mon petit noir, pas ce cher François ! Ils ne sont pas nombreux à oser s'aventurer plus loin, depuis que j'ai placardé l'avertissement sur la boîte aux lettres. Tous plus lâches les uns que les autres ! Et l'aide à domicile arrive plutôt vers dix heures.

« Bonjour Suzanne !, m'a lancé Florence avec son sourire mielleux, je peux entrer ? ». Elle avait déjà avancé un pied à l'intérieur, comme ces démarcheurs mal élevés qui vous vendraient jusqu'à leurs enfants. Le froid de décembre commençait à se faufiler dans la maison. J'ai bien été obligée de la laisser entrer. On ne s'est jamais beaucoup apprécies elle et moi. Est-ce son allure de gouvernante, ses cheveux tirés en arrière dans des barrettes vieillotées, ses grosses perles aux oreilles ou son rouge à lèvres criard qui s'infiltre dans les ridules autour de sa bouche tombante ? Est-ce sa voix de gorge ? Est-ce plutôt sa façon de me prendre de haut, son regard condescendant ? Pourtant, elle devrait baisser les yeux devant nous. À croire qu'elle a oublié sa dette envers Lucien.

Elle s'est déjà pointée l'hiver dernier pour annoncer qu'elle allait fermer le camping et le déplacer à deux kilomètres de là, en retrait de la côte. « Très bonne nouvelle ! », lui ai-je rétorqué. « Au moins, on n'aura plus à supporter les odeurs de barbecue ni les cris des mômes ! »

Mais elle a enchaîné avec ses grands airs : « Vous savez, Suzanne, compte tenu de l'érosion de la falaise, nous devons adopter des mesures de sauvegarde. Le trait de côte recule chaque jour un peu plus, ce qui m'interdit de prendre des risques avec mes administrés. »

Tout était dit ! Nous n'étions que des « gouvernés » et ce qui lui importait surtout, c'était de rempiler aux prochaines élections. Depuis, elle est revenue plusieurs fois. Elle fait mine de s'intéresser à nous, propose de nous sauver en sacrifiant Rose.

Car notre maison s'appelle « Rose ». C'est joli, non ? C'était en janvier 1998, juste après les fêtes. Avec les nanas de l'usine, on s'était offert une soirée ciné-restau en ville pour la sortie de Titanic. Alors que toutes les autres étaient tombées

amoureuses de Jack, la beauté de Rose m'avait scotchée. Quand je l'ai vue accrochée à la proue du paquebot, comme lancée vers l'océan, ça a été une évidence. Je ne dirais plus « la maison », mais « Rose ». Ça le fait rire, Lucien, cette manie de donner des petits noms aux objets.

Mais je m'égare. Revenons à cette mégère de Florence. Après l'histoire du camping, elle est repassée plusieurs fois. Sous prétexte de prendre des nouvelles. J'ai fini par comprendre qu'elle venait surtout tester notre capacité de résistance. Au début, je lui offrais un café. On papotait. Elle me racontait ses salades sur la mer qui grignote la falaise. Je ne répondais pas trop. Je les connais, les falaises ! J'avais vingt-deux ans quand Lucien a hérité de la maison-phare de son père et qu'on s'y est installés. À la troisième visite, j'ai arrêté le café et elle est restée debout. Le ton s'est durci :

— Quoi qu'il en soit, l'expropriation arrivera, Suzanne ! Le conseil municipal a décidé de vous racheter votre maison au prix du marché. C'est une chance que vous ne mesurez pas ! Vous pourrez facilement vous reloger dans les terres.

— Dans les terres ? Tu plaisantes, j'espère ! Tu sais combien de temps et d'efforts Lucien a dû consacrer pour transformer cette maison en ce qu'elle est devenue aujourd'hui ? C'est le travail d'une vie, ma petite, et tous les souvenirs qui vont avec ! Alors, tes terres, tes lotissements ou je ne sais quoi encore, tu te les gardes bien au chaud pour ceux qui râlent après les bourrasques et les chiures de goélands.

« Tu te rappelles, Lucien ? Ça a chauffé ! » Elle avait de grosses plaques rouges qui lui poussaient sur le front, les joues et le cou. Pas très à l'aise, la Florence. Elle n'a pas demandé son reste et elle est partie comme elle était arrivée : en talons hauts et principes bas.

Dans les mois qui ont suivi, ils ont tous cédé : les neveux de Georgette qui avaient conservé sa maison pour les vacances, les enfants de Roger et Sylviane qui en ont profité pour les expédier à l'EHPAD et même le gentil couple d'Anglais installé là depuis une dizaine d'années. Tous partis ! Nous sommes les derniers.

Et maintenant, j'ai ce bout de papier à la main. L'arrêté d'expropriation stipule que je dispose de deux semaines pour quitter les lieux.